Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 36

Artikel: Méran : journal d'une jeune malade
Autor: Heyse Paul
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-253132

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT A PORRENTRUY

N° 36 | Supplément du Dimanche 6 Septembre | 1903

MÉRAN

JOURNAL D'UNE JEUNE MALADE *(Suite)*

Traversant de mon pas lent les rues fraîches et sombres, où j'éprouve toujours de la peine à respirer, je suis arrivée sur la petite place, devant la vieille église. Cette place était toute noire et rouge de paysans des environs, endimanchés, avec leurs jaquettes garnies d'écarlate et leurs chapeaux à larges bords ornés de plumes.

C'était une de leurs innombrables fêtes. Ils causaient réunis en groupes, et naturellement aucun d'eux ne parut faire attention à la jeune malade étrangère. Aussi, plutôt que de m'engager au milieu de cette foule rustique, je préférai passer derrière l'église. Là se trouvaient plusieurs vieilles tombes abandonnées dont l'aspect m'inspira des pensées sérieuses. Je pris la petite ruelle qui débouche dans la vallée, et j'allai m'asseoir sur une pierre au bas du sentier rapide par lequel on monte sur le Kuchelberg. Voyant à peu de distance les ruines du château de Zéno, situées sur un rocher qui domine la vallée, je voulus essayer si mes forces me permettraient d'aller jusque là. Le chemin est assez large, mais très mauvais; aussi fallut-il après quelques pas m'arrêter et m'asseoir de nouveau. Tout était calme, on n'entendait que le murmure des eaux du Passer, qui coulaient au-dessous de moi, tantôt limpides et bleues, à travers de riches vergers et des berceaux de vigne, tantôt bouillonnantes et blanches d'écume sous les arches du pont. Quelques paysans descendaient le Kuchelberg avec leurs chars traînés par de grands bœufs grisâtres. Absorbée dans mes rêveries, une sorte de somnolence s'emparait de moi lorsque j'en fus tout à coup tirée par la sensation de quelque chose d'humide et de froid qui se posait sur ma main. C'était le museau d'un gros chien, arrêté devant moi avec son maître, grand personnage barbu, dont les cheveux en désordre tombaient sur son front et sur ses épaules. Il s'appuyait sur une espèce de hallebarde, et son chapeau, garni de plumes de coq, de queues de renard et autres fourrures, lui donnait l'air le plus étrange. On eût dit quelque spectre sorti des ruines du vieux château. Je ne pus dissimuler le saisissement que me causait cette apparition. L'homme se mit à rire: — N'ayez pas peur, mademoiselle, je ne suis qu'un garde qui surveille les vignes du château; vous ayant vue de là-haut, j'ai pensé venir vous demander un sou pour acheter du tabac. — Je me hâtai de lui donner quelques pièces et me levai pour m'en aller, car il m'inspirait une certaine terreur; mais la vue d'une monnaie blanche, chose des plus rares en ce pays, l'apprivoisa si bien qu'il voulut m'accompagner, et, marchant à côté de moi, me soutint de sa grosse patte. Je ne pouvais faire autrement que d'accepter cette aide, et dans le fait elle m'était nécessaire, sans cela je serais difficilement arrivée jusqu'aux ruines. Il gagna bientôt ma sympathie par la discrète retenue avec laquelle il me questionnait et l'entière confiance qu'il me témoignait en parlant de lui et de ses affaires. Quelle différence entre ce paysan et l'impitoyable bavarde qui m'accablait hier de ses offres de service! Combien le tact naturel du simple villageois l'emporte sur la politesse affectée de ce qu'on appelle la bonne société!

L'aspect des ruines de Zéno est admirable. Il ne reste debout que la chapelle et une seule tour, entourées de débris revêtus de lierre, où se chauffent au soleil des familles entières de lézards. Toute sorte de broussailles pendent sur le précipice au fond duquel le Passer se brise sur des écueils nombreux.

Mon guide me nomma tous les vieux châteaux et les petits villages de l'Etschthal, ainsi que les hautes cimes des environs, tandis que j'étais assise sur l'herbe avec le gros chien couché près de moi. A ce moment,

les cloches de toutes les églises sonnèrent midi. Le paysan ôta son chapeau, retira la pipe de sa bouche, et pria tout bas en faisant un signe de croix. Puis, quand les cloches eurent cessé de se faire entendre, il mit son chapeau, tira quelques bouffées de sa pipe, et me demanda si je n'avais pas faim. Je dus lui répondre oui, car j'étais trop épuisée pour me remettre en route. Sans dire un mot, il descendit à grands pas la pente au sommet de laquelle sont les ruines, et disparut.

Dix minutes après vint une jeune fillette qui m'apportait une écuelle de lait, du pain et un morceau de gâteau. Le garde avait demandé cela pour moi; mais, ayant affaire dans la vigne, il ne pouvait pas revenir. L'enfant me remit le tout, et me laissa seule. Jamais collation ne me parut meilleure; il faut l'avouer à ma honte, je mangeai tout et n'eus que l'écuelle vide à reporter à ces bonnes gens. Ce ne fut pas sans peine que je réussis à leur faire accepter quelques sous, peut-être le guide leur avait-il défendu de rien recevoir. Quant à lui, je ne l'ai pas revu, je ne sais pas même son nom.

N'est-ce pas là une véritable aventure, et ne dois-je pas marquer en rouge cette journée?

Le 12.

L'hôtesse vient de m'apporter mon dîner, mais il peut bien se refroidir tranquillement. Je n'ai pas d'appétit, mon cœur bat trop fort de colère et d'impatience; je suis à moitié morte d'avoir eu, trois longues heures durant, les oreilles fatiguées d'un perpétuel babil qui ne peut se comparer qu'au bruit du moulin que l'eau fait tourner; encore celui-ci sert-il du moins à quelque chose d'utile.

Moi qui comptais parmi mes petits bonheurs d'hier celui de n'avoir point aperçu la secoureuse brevetée! Peut-être, pensais-je, elle aura compris que je ne voulais pas de ses soins ni de ses conseils. Hélas! je ne la connaissais pas encore. Ce matin, comme j'étais occupée d'écrire mes lettres, j'entendis son pas sur l'escalier, et bientôt elle entra comme un orage.

— Quoi! une correspondance? Vous fatiguer ainsi, malheureuse! Mais ne vous ai-je pas dit que vos nerfs ont besoin de repos et de distraction? Et qu'ai-je appris, imprudente enfant? vous êtes allée hier sur le Kuchelberg! Aussi je viens pour vous empêcher d'essayer de nouveau un pareil suicide. Venez avec moi, je vous apprendrai comment doit se faire ici la cure d'eau. Oui, oui, je vois bien que cela vous dérange, que vous espériez ne plus me revoir; mais on ne peut abandonner à elle-même une jeune fille comme vous. Soumettez-vous seulement à mes directions, venez, et bientôt vous aurez lieu d'en être reconnaissante.

Machinalement je pris mon chapeau et me disposai à lui obéir en dépit de ma mauvaise humeur. Elle m'emmena tout en continuant de parler, et me conduisit au jardin d'hiver; on appelle ainsi la partie du Wassermauer la plus abritée contre le vent par les hautes murailles du couvent, et dans laquelle se trouvent quelques arbres verts entremêlés de rosiers en fleurs. C'était déjà plein de monde; la musique jouait, et toute la société des malades occupait les bancs. On paraissait m'attendre, car il me fallut répondre aux politesses empressées ainsi qu'aux questions inspirées par la curiosité seule à toutes ces personnes, pour moi tout à fait indifférentes. Pas une figure vraiment sympathique, pas une parole qui m'allât au cœur. J'étais exaspérée, non seulement contre mon officieuse persécutrice, mais aussi contre toutes mes semblables. Il y avait entre autres une jeune femme qui avait dû quitter son mari et ses enfants pour venir chercher ici le calme le plus absolu. Cependant les tristes pensées qui devaient la préoccuper ne l'empêchèrent pas d'examiner du haut en bas ma toilette, fort démodée il est vrai; puis elle s'enveloppa d'un air dédaigneux dans son burnous de cachemire, lorsque je m'assis près d'elle. Enfin, me traitant bientôt comme une vieille connaissance, elle se mit à me raconter tous les commérages de la ville, tandis que son regard de mourante me faisait mal. Les hommes ne sont-ils donc que des figures de cire ou des automates qui jouent leur rôle jusqu'à ce que, le ressort s'arrêtant, on les replace dans leur caisse?

Ce fut une délivrance pour moi quand la cloche du dîner se fit entendre, et que ma protectrice dut retourner auprès de ses malades. Je pris à peine congé d'elle; j'étais incapable de parler et d'écouter. Belle cure qu'elle fait là! je ne sens plus vivre ni mon corps ni mon âme.

Le 13.

J'ai pris un grand parti, et j'en suis plus heureuse que je ne puis le dire. Je veux jouir avec courage et résolution de ma liberté. Ce matin de bonne heure, armée de mon livre, je retournai m'asseoir au jardin d'hiver, où je suis restée plusieurs heures sans saluer ni regarder personne. La secoureuse vint naturellement y faire sa tournée habituelle; mais je lui dis que la conversation me fatiguait trop. Elle secoua la tête, fronça les sourcils et me laissa tranquille. Je vis bien qu'elle m'en voulait de cet accueil. Tant mieux!

Je veux faire de même tous les jours; cela me donne une satisfaction intime. Tandis que j'étais assise, silencieuse, absorbée dans ma lecture au milieu de tous ces importuns, mon cœur vaillant et victorieux me chantait un hymne de triomphe. Sans doute la victoire lui avait bien coûté quelques battements plus forts que de coutume; mais le courage aussi doit s'apprendre.

Le 15.

Aujourd'hui, quand je suis arrivée avec mon livre au Wassermauer, un peu tard parce que j'avais employé les premières heures de la matinée à écrire des lettres, tous les bancs étaient remplis déjà, sauf un banc où se trouvait seulement le jeune homme, très pâle et triste, qui chaque jour vient, soutenu par son domestique, s'asseoir à la place la mieux exposée au soleil, en fourrant ses pieds dans une fort belle chancelière. Les dames qui causaient sous les arbres auraient pu se serrer un peu pour faire place à ma maigre personne, dont la crinoline n'a jamais gêné mes voisins. Je ne rencontrai que des visages de pierre, des regards indifférents et des bouches dédaigneuses. Sans avoir l'air d'y faire la moindre attention, je m'assis sur le banc à côté du jeune homme malade; entre lui et moi, il restait d'ailleurs assez d'espace pour la robe d'une comtesse, puis je m'enfonçai dans mon livre. Mon voisin, presque immobile, semblait absorbé dans sa souffrance, et de temps en temps de profonds soupirs s'échappaient de sa poitrine.

(A suivre) PAUL HEYSE